

un caveau; au dond d'une salle spacieuse reposent deux cercueils: l'un d'eux a son couvercle enlevé par l'explosion.

Enfin, sur une plaque de marbre à demi coupée par la mitraille, le nom patronymique cherché apparaît; peu s'en est fallu que les tombes elles aussi ne soient profanées: un entonnoir d'obus est là à quelques centimètres.—On devine l'émotion de ma cousine à la vue des sépultures de ses grands-parents.

Le but du voyage est atteint.—Nous visitons ensuite ce qui reste d'une ville de 28,000 habitants: par des rues désertes, nous arrivons à la grande et à la petite place. Les maisons du XVIIe siècle datent de la domination espagnole: des galeries à arcades et des colonnes monolithes donnaient à ces places l'aspect le plus pittoresque. L'ennemi s'est acharné à les faire disparaître: l'intensité du bombardement a dû être terrible.

La destruction des maisons s'est faite principalement par la toiture; celle-ci tombant sur l'étage inférieur le défonça, comblant le rez-de-chaussée d'amas de toutes sortes de matériaux et de meubles pulvérisés. La réparation, en supposant qu'elle soit possible, demandera des années. Que de matériaux, que de meubles seront nécessaires!—On demeure confondu en songeant que du Pas-de-Calais à la Suisse, il en est de même pour toutes les villes du front.

Quelques maisons, plus épargnées que d'autres, portent des écriteaux: "Maison habitée—French occupation".—Il n'y a plus un carreau, du papier huilé y est substitué.

De la grande place, nous descendons dans la cathédrale. L'émotion est poignante devant l'épouvantable vision. — Des soldats écossais, grimpés sur les décombres de la voûte, prennent des photographies: on pense à Carthage, aux ruines du Parthénon. — De pareilles ruines sont irréparables, d'ailleurs il faut les conserver pour perpétuer la haine du Boche!

L'horreur de la guerre apparaît ici dans toute son ampleur.—Il serait à souhaiter que tout le monde

visitât Arras, c'est le vœu que je formulais auprès d'Américains rencontrés là. L'exemple devrait venir d'en haut et le Président Wilson n'aurait-il pas dû, dès son arrivée à Paris, visiter ces champs de carnage et de gloire!

Arras, ville libre, fut occupée dix jours en 1914; après la victoire de la Marne, les Allemands reculèrent aux portes de la ville, ils ne purent jamais y revenir malgré quatre années d'efforts titaniques.

Comme nous sortions de la cathédrale, profondément émus, des prisonniers allemands campés près de là, derrière des fils de fer barbelés, au milieu des ruines amoncelées, eurent l'audace de me demander des cigarettes....!

Le retour à Paris se fit dans la soirée? L'un de nos compagnons de voyage, marchand de bestiaux et prisonnier retour d'Allemagne nous raconta, non sans humour, sa captivité; une anecdote en particulier dépeint bien le caractère boche. Il était interdit aux prisonniers français de fumer à l'infirmerie; afin d'enfreindre cette consigne, qui l'était quotidiennement, un camarade était de guet à la porte et lorsqu'il apercevait le garde-chiourme de ronde, l'annonçait du mot conventionnel: 22. Au bout de quelques jours ce boche, très fier de prononcer un mot français, avait fini par s'annoncer lui-même en criant de loin: 22 et aussitôt toutes les cigarettes disparaissaient. Il en fut ainsi pendant toute la durée de son inspection, plus de trois mois!

Fait curieux, dans les environs d'Arras, des cultivateurs pour monter leur poulailler ont acheté quelques poules qui sont devenues sauvages et furent l'habitant; comme ces volatiles atteignent des prix très élevés, chaque groupement de paysans revenus dans des barraquements a un coq pour la collectivité: c'est le coq du village!

Bien affectionnant à vous,

SIDNEY MOULUN



LES DEUX SALUTS



MADAME disait une grosse servante à une femme d'un certain âge, assise dans un large fauteuil près de la cheminée, c'est donc aujourd'hui que Mlle Angélique revient de cette vilaine pension où vous la tenez enfermée depuis huit ans. Certes, voilà pour moi une bonne journée, aussi bonne qu'il est possible; elle aura été bien avisée si elle en a appris là-bas plus que monsieur son père et que vous auriez pu lui en apprendre ici. Enfin elle aura des crêpes puisqu'elle les aime, ma pâte est faite depuis longtemps, et elle sera bonne; mais je dirai toujours qu'elle n'aurait pas dû quitter la maison, voilà.

—Eh bien, Julie, n'abandonnez pas votre cuisine trop longtemps, dit la dame, en reprenant un livre qu'elle avait quitté.

Julie, à cette observation de sa maîtresse, rit comme si elle avait entendu la meilleure plaisanterie du monde, et ayant essuyé avec le coin de son tablier une petite étagère qui se trouvait sur son passage, elle partit tout à coup la tête en avant, comme si elle fuyait un danger.

Alors Mme Romigue posa de nouveau son livre et poussa un soupir comme une personne délivrée.

Mais, au même moment, Julie rentra de nouveau,